



REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

25^e ANNÉE

N^o 5.

MAI 1882

L'administration de la Revue spirite prie les abonnés qui n'ont pas fait leur réabonnement, d'envoyer un mandat-poste à l'ordre de M. P. G. Leymarie, 5, rue des Petits-Champs.

Les bureaux de POSTE FRANÇAIS ABONNENT SANS AUGMENTATION de prix, 10 fr. net.

ANNIVERSAIRE DE LA MORT D'ALLAN KARDEC

Les spirites se sont rendus en grand nombre au cimetière du Père Lachaise pour honorer la mémoire du Maître. La veuve d'Allan Kardec assistait à cette touchante cérémonie.

Plusieurs discours ont été prononcés sur la tombe; l'administration de la *Revue* en a fait imprimer quelques-uns sur une feuille libre qui se trouve dans le cahier de mai; elle a regretté de ne pouvoir les reproduire tous, soit parce qu'ils étaient dus à une improvisation spontanée, soit parce que les orateurs ont oublié de donner leurs manuscrits.

Le temps qui était très sombre et pluvieux, dans la matinée du 31 mars, s'est éclairci vers midi, ce qui a permis au soleil d'animer cette petite fête fraternelle où chacun était heureux de retrouver des amis et des F. E. C.

Mme Rosen a parlé avec éloquence en improvisant; ses pensées inspirées étaient le reflet de sa croyance.

M. Delanne fils a prononcé de belles et touchantes paroles.

M. Camille Chaigneau a noblement disserté sur l'amour universel; il a bien voulu lire quelques paroles de M. P. G. Leymarie, retenu chez lui par une grave indisposition.

Mai 1882.

M. Carrier et Mme Gonnet, ont lu des communications bien intéressantes.

Le cercle de la morale spirite de Toulouse, avait envoyé son adresse respectueuse et reconnaissante à Allan Kardec.

M. Ducros fils avait envoyé des plaines centrales des Etats-Unis, une fort jolie couronne, un souvenir pieux à l'Esprit qui lui a indiqué la voie sûre et certaine pour progresser et aimer; il a employé pour ce don, ses premières économies, et ses parents, spirites dévoués de la première heure, étaient heureux d'offrir à Allan Kardec ce présent filial.

M. Lessard, de Nantes, était venu pour représenter le groupement spiritualiste nantais; son discours a été un long et éloquent appel à la concorde, à l'union, à la fraternité; M. Lessard vient de créer un journal l'*Anti-matérialiste*, journal spirite que nous recommandons à tous nos F. E. C.

Les assistants, après avoir salué l'honorable veuve du Maître, se sont donnés rendez-vous, le soir, les uns chez M. Cochet où une agape fraternelle, suivie d'un concert, les réunissait; les autres au siège de la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec, 5, rue des Petits-Champs, où sont venues plus de trois cents personnes. Bien des spirites n'ont pu trouver à se placer dans nos salons ce qui prouve cette vérité, que chaque année, il faut se diviser en plusieurs réunions pour satisfaire tous nos F. E. C.

M. Ch. Fauvety a bien voulu ouvrir la réunion, 5, rue des Petits-Champs, par une allocution chaleureuse à Allan Kardec, ce qu'il a fait, comme toujours, avec entraînement, et avec de touchantes paroles.

Monsieur Chaigneau et Mme Rosen, ont dit chacun une poésie composée pour cette circonstance.

M. Brion d'Orgeval, le grand artiste, a joué et chanté avec feu des fragments de son bel opéra, Ivan IV.

Le jeune Maury, âgé de 7 ans, a récité des poésies charmantes, avec un talent admiré par tous; on lui a fait répéter ses fables qu'il mime et rend vivantes.

Mlle Marie Deschamps, la célèbre organiste, a enlevé l'auditoire par son jeu expressif, son talent hors ligne sur l'orgue Harmonium.

Mme Bara a chanté avec âme, *Au bord du Léman*, élégie, dont

les paroles sont de Mme Rosen, la musique de M. Rosen qui est un brillant compositeur.

Mme Noblet avec son charme habituel, Mlle Laurent, avec sa grande et magnifique voix, et Mlle Jeanne Leymarie, ont complété cette soirée de famille qui a si bien terminé cette journée consacrée tout entière au fondateur de la doctrine spirite.

Merci à nos F. E. C. orateurs, poètes, compositeurs, artistes et chanteurs, qui ont prêté leur concours à notre fête de famille ; des applaudissements bien mérités leur ont prouvé que chacun savait apprécier leur gracieuse et généreuse initiative.

MAGNÉTISME HUMAIN

Depuis quelques années, la question du magnétisme humain a fait des progrès, grâce au bruit qui s'est développé autour d'elle et qui a sollicité l'attention des plus sceptiques, grâce aux expériences physiologiques des docteurs Charcot, Dumontpallier, Baretti, grâce aux recherches de nombreux étudiants de cette force inexplorée, parmi lesquels il convient de citer au premier rang M. Alphonse Bué.

Il faut avouer que la science se sert quelquefois de chemins bien détournés pour arriver à son but, et que si jamais le magnétisme humain parvient à prendre place au rang des connaissances positives, ce ne sera pas la faute des savants officiels.

Voyez, par exemple, ce qui se passe à l'Académie des sciences. Le 26 février 1844, François Arago, que nous devons sans contredit estimer comme l'un des esprits les plus ouverts à l'acceptation des vérités nouvelles, les moins gâtés par la routine, les mieux préparés au combat pour le progrès, disait, en analysant et approuvant le rapport négatif de Bailly sur les expériences de Mesmer :

« Il faudrait vraiment renoncer à l'usage de sa raison pour ne pas trouver dans les expériences contradictoires instituées par la commission la preuve que l'imagination seule peut produire tous les phénomènes observés autour du baquet mesmérrien, et que les procédés magnétiques, dépouillés des illusions de l'imagination, sont absolument sans effet... Rien n'égale la crédulité des hom-

mes sur tout ce qui touche à leur santé. Cet aphorisme est de vérité éternelle. Il explique comment une portion du public est revenue aux pratiques mesmériennes. »

Finalement, Arago déclare que, d'après les expériences consciencieuses instituées en 1784, sous les auspices des membres de l'Académie des sciences, ce qu'on appelle le magnétisme animal n'existe pas, qu'il n'y a *rien*, aucun indice de force nouvelle à étudier, et que, quant à une vertu curative pour guérir ou soulager les personnes souffrantes, il n'y a par conséquent rien à en attendre.

« Le magnétisme animal peut bien exister sans être utile, avait déjà dit Bailly, mais il ne peut pas être utile s'il n'existe pas. »

Voilà ce que l'on disait à l'Académie en 1844, et ce que la plupart des savants continuent de répéter aujourd'hui.

Voici maintenant ce qu'en cette même Académie des sciences M. H. Milne-Edwards disait à l'une des dernières séances (13 février 1882) :

« En ce moment, plusieurs personnes s'occupent très activement de l'étude des phénomènes anormaux qui paraissent pouvoir être produits, chez certains malades, par des moyens analogues à ceux dont se servaient jadis les magnétiseurs. Je crois, par conséquent, devoir communiquer à l'Académie les faits suivants, constatés expérimentalement sur des animaux par M. Harting, professeur à l'université d'Utrecht : Les expériences sur le sommeil hypnotique, m'écrit ce savant physiologiste, ne sont pas sans danger pour les sujets qui y sont soumis.

» Il a quelques années, ajoute M. Harting, je fis un grand nombre d'expériences sur des animaux, des poules, des pigeons, des lapins, des grenouilles. Or, si l'hypnotisation était plusieurs fois répétée sur le même individu, son système nerveux s'en trouvait fortement ébranlé. J'avais six poules qui, à des intervalles de deux ou trois jours, furent soumises à l'hypnotisation ; après trois semaines environ, une poule commençait à boiter ; bientôt une hémiplegie se déclara et l'animal mourut. Il en fut de même des cinq autres poules. Toutes furent atteintes d'hémiplegie, les unes après les autres, bien qu'après des espaces de temps différents. En trois mois, toutes les poules étaient mortes. Cette expérience doit nous rendre très circonspects, lorsqu'il s'agit d'appliquer l'hypnotisme à l'espèce humaine. »

Ainsi, d'une part, on déclare qu'il n'y a rien de vrai, et que les

effets observés ne sont dus qu'à des jongleries ou à l'influence d'imaginatioins surexcitées ; et, d'autre part, on constate que des poules soumises à un traitement analogue en sont bientôt mortes.

Chacun sait que, depuis quatre ou cinq ans, à la clinique de la Salpêtrière, le docteur Charcot fait tomber en convulsions, sauter, danser, rire, pleurer, les malades soumises à ses expériences. Chacun sait aussi que, depuis une vingtaine d'années, le docteur Burcq a fait des découvertes remarquables sur les propriétés physiologiques des divers métaux appliqués sur la peau, et qu'il a créé une nouvelle branche médicale connue aujourd'hui sous le nom de métallothérapie. Chacun sait enfin que, depuis quelques années, le docteur Dumontpallier a vérifié et confirmé les expériences du Dr Burcq et a obtenu, par exemple, des résultats comme ceux-ci :

Une hystérique, dans une crise, avait un ballonnement considérable de l'abdomen. Le ventre était d'une dureté telle que rien ne pouvait faire fléchir la peau, plus tendue que celle d'un tambour. On eut la curiosité d'y faire des pesées, et on arriva à le charger d'un poids de 100 kilos, sans obtenir la plus légère inflexion. On y posa alors une plaque du métal auquel la malade était sensible — car chaque personne a son métal particulier et sympathique — et instantanément le gonflement disparut. La malade se réveilla en souriant, sans le moindre souvenir de ses souffrances.

A l'aide de plaques d'un métal approprié au sujet et convenablement disposées, on arrive à produire des phénomènes croisés de catalepsie, de contracture, d'insensibilité, etc., faisant apparaître les phénomènes, au gré de l'expérimentateur, sur telle partie du corps qu'il lui plaît.

« L'hystérique, en état de sommeil naturel ou provoqué, est un instrument humain d'une sensibilité excessive, dont aucun instrument de physique ne peut donner idée, » dit le professeur Dumontpallier. Il en a fourni la preuve par l'expérience suivante :

L'extrémité d'un tube de caoutchouc, long de six à sept mètres, a été placée près du pied d'une malade ; une montre a été approchée du porte-voix dont était munie l'autre extrémité du tube. Aussitôt le pied s'est mis en mouvement, et ses mouvements s'effectuaient en mesure avec le tic-tac de la montre.

Aux deux pieds et aux deux mains le même phénomène d'exces-

sive sensibilité cutanée, se répercutant sur le système nerveux, s'est produit.

Par les métaux, par l'action du doigt, par la lumière, le son, le regard, le vent du soufflet, l'expérimentateur endort ou réveille ses malades. Il leur enlève la parole, la vue, l'ouïe, la faculté de compter, la mémoire, et les leur rend ensuite, toujours par le même moyen : « Toute cause qui fait, défait également, c'est un principe qu'il pose ; l'agent physique qui a servi pour provoquer le phénomène doit être de préférence employé pour le faire disparaître. »

Ainsi, on prend un soufflet, un vulgaire soufflet de cuisine, et on envoie une colonne d'air à un certain point du crâne. Le sujet, à qui vous présenterez un couteau, vous nommera bien l'objet, mais sera dans l'impossibilité de vous dire à quoi il sert. Il pourra bien lire, mais sans comprendre. Il ignorera absolument combien peuvent faire 2 et 2. Un second coup de soufflet, la faculté revient.

En présence de MM. Vulpian, Milne-Edwards, Bouley et Faye, le docteur Dumontpallier a pris une malade en léthargie, absolument insensible aux piqûres, aux brûlures, à toute douleur : un cadavre. A l'aide d'un petit soufflet terminé par un tube capillaire, il lui a soufflé sur la tête, dirigeant le vent sur différentes parties du cuir chevelu. Il a obtenu successivement le sourire, le rire éclatant, la tristesse, les larmes, puis le rire sur un côté de la face, les pleurs sur l'autre..., selon ce qu'on lui demandait. Il a contracté un membre souple encore, il a rendu la souplesse à un membre contracté.

Il y a quelques semaines, j'eus le plaisir de faire la connaissance du docteur Baretti et d'assister à des expériences analogues aux précédentes. De ces expériences maintes fois répétées, le docteur Baretti conclut à l'existence d'une force nerveuse spéciale, qu'il appelle *force neurique rayonnante*. Cette force agirait suivant des lois analogues à celles qui ont été reconnues par la science expérimentale dans la lumière, la chaleur et l'électricité.

Je songeais à ces expériences, aux appréciations diverses et parfois contradictoires auxquelles elles donnent lieu, et je me demandais si, dans un grand nombre de cas — en se plaçant naturellement au point de vue des conditions requises pour l'expérimentation scientifique — la sincérité des sujets ne pourrait pas être parfois mise en doute plutôt encore que celle des magnétiseurs, lorsque je reçus le livre tout nouveau et fort intéressant,

publié par M. Alphonse Bué, sous ce titre alléchant ; *la Vie et la Santé, ou la médecine est-elle une science ?*

En ouvrant ce livre, mes yeux s'arrêtèrent sur l'odyssée d'un teinturier, qui, après avoir souffert pendant vingt-cinq ans d'un rhumatisme atroce, en aurait été guéri par le magnétisme. Son histoire est digne d'être enregistrée dans les fastes tragi-comiques de la médecine.

L'auteur de *la Vie et la Santé* nous fait ainsi, avec un accent de sincérité qui plaide tout de suite en sa faveur, le récit d'un très grand nombre de guérisons analogues de cas désespérés, toutes produites par l'application des procédés de cette « nouvelle branche de la science », dont il est l'apôtre convaincu et qu'il considère comme l'embryon de la physiologie et de la médecine de l'avenir.

Lorsqu'on a lu le livre de M. A. Bué, on conçoit très bien que Bichat lui-même ait écrit ces lignes mémorables : « La médecine, est un assemblage informe d'idées inexactes, de moyens illusoire, de formules aussi bizarrement conçues que fastidieusement assemblées. »

Il faut avouer, du reste, que les médecins sont loin d'être d'accord entre eux sur les principes mêmes de leur science.

Les fameux docteurs Mead et Woodward se disputèrent à un tel point sur la manière de purger un malade, qu'ils durent vider le différend l'épée à la main. L'un deux, Woodward, tomba sur le carreau, percé d'outre en outre et eut encore le courage, roulant à terre et baigné dans des flots de sang, de crier à son adversaire : « Le coup est rude, et pourtant je le préfère à votre médecine. »

Sans entrer dans de plus longs détails, déclarons, avec M. Alphonse Bué, que la médecine n'est pas une science et qu'elle est singulièrement en retard sur le progrès des sciences exactes et positives.

Nous ne savons pas ce que c'est que la *vie*, avouons-le franchement.

C'est peut-être par là qu'il conviendrait de commencer.

L'étude sérieuse du magnétisme nous y aidera-t-elle ? Il faudrait d'abord dégager cette étude d'un grand nombre d'exagérations, de puérités et d'inutilités.

L'alchimie, débarrassée de son caractère occulte et de son fantastique attirail de sorcellerie, est devenue la chimie. Les merveilles de la physique électrique ont commencé par les grenouilles

de M^{me} Galvani. Aujourd'hui M. Alphonse Bué nous fait pressentir, par l'exposé de ses théories et par les cures dont il nous donne de si surprenants exemples, que l'on peut rétablir l'équilibre des forces vitales, guérir et prolonger l'existence humaine, en actionnant par une volonté ferme, persévérante et soutenue, au moyen de passes magnétiques et d'impositions de mains, l'ensemble du réseau nerveux. Il me semble que les savants dignes de ce titre, les naturalistes, les physiciens, les physiologistes, et notamment messieurs les médecins, pourraient, sans déroger, porter une attention éclairée et affranchie de toute idée préconçue à ces nouvelles expériences.

De grandes découvertes les attendent, car nous sommes ici en face d'horizons inexplorés.

CAMILLE FLAMMARION.

(Extrait du *Voltaire* du vendredi 3 mars 1882).

La vie et la santé ou la Médecine est-elle une Science ? 1 vol. in-18, par A. BUÉ, prix, 2 fr. 30, port payé.

PIERRES LANCÉES PAR DES MAINS INVISIBLES. ⁽¹⁾

Depuis deux mois une série de faits étranges, analogues à ceux de Tabanac, de Poitiers et de tant d'autres lieux, surexcite les imaginations et jette la stupéfaction dans notre contrée. La police, la gendarmerie, aidées de centaines d'hommes de bonne volonté, alertes, vigoureux, après des recherches, des investigations persévérantes ont dû renoncer à en découvrir les auteurs. La population de deux cantons est dans l'émoi. Les esprits forts à qui on demande la solution du problème restent bouche bée ou ne hasardent que des explications saugrenues. Personne ne semble soupçonner la cause agissante, celle qui se manifeste dans tous les cas, identique, c'est-à-dire les êtres invisibles qui vivent, s'agitent en foule autour de nous et constituent le monde spirite.

Voici la relation succincte de ces faits d'après divers articles de l'*Union libérale de Tours* et du *Journal d'Indre-et-Loire*.

Une grêle de pierres s'abat depuis 60 jours sur la ferme de la Lionnière, près Montbazou (Indre-et-Loire). Cette ferme, située en plaine, complètement isolée et à découvert est reliée aux grandes

(1) Le mois passé, cette relation des faits n'a pu être insérée, la revue étant imprimée.

voies par deux chemins de traverse boueux qu'on ne peut parcourir sans être vu. Un maigre bouquet de bois s'élève à peu de distance et pourrait seul abriter des malfaiteurs ; mais ce bois, comme on le verra plus loin, a été l'objet d'une surveillance toute spéciale et très-rigoureuse. Les pierres commencent à tomber au crépuscule et leur chute dure jusqu'au matin. Ce sont des silex lavés, polis qui proviennent du lit d'un ruisseau voisin. Elles tombent dru, nombreuses, semblent venir de 300 mètres de distance et de toutes les directions. Leur choc laisse sur les murs et les portes de la ferme des traces profondes. Elles n'ont cependant jamais blessé personne et paraissent avoir pour but d'effrayer plutôt que de nuire sérieusement.

Le garde-champêtre et les gendarmes de Montbazou se sont embusqués pendant bien des nuits autour de la Lonière sans rien découvrir. Ces pierres les atteignaient, au milieu de l'obscurité, jusque dans leurs retraites cachées. Un gendarme juché sur le toit de la maison a été frappé à l'épaule, faiblement il est vrai. Puis des battues ont été organisées avec le concours des gens de la ferme et des habitants des environs. Près de cent personnes, groupées sur ce point, furetaient dans tous les sens. Des fagots de paille étaient disposés ça et là et rapidement allumés à la chute des premières pierres. On n'a rien aperçu de suspect. Pendant ces allées et venues les projectiles n'ont cessé de siffler aux oreilles des investigateurs. Les gendarmes du canton, les gardiens de la poudrière du Ripault, tous ces braves gens, surexcités par les quolibets de la population et sous le coup du ridicule, dont cette aventure les couvre, ont tout fait pour obtenir un résultat, s'embusquant dans le petit bois, battant jusqu'au plus petit buisson, jusqu'à la moindre motte de terre, toujours infructueusement.

Des étrangers, de nombreux curieux sont intervenus ; des sceptiques vantards et tapageurs ont cru qu'ils n'avaient qu'à paraître pour trouver la solution. La déception a été générale. Le *Journal d'Indre-et-Loire* raconte l'aventure d'un M. B...., matérialiste endurci qui, entendant les pierres fendre l'air autour de lui, battit précipitamment en retraite et en reçut une bien appliquée au bas des reins.

Une nuit le petit berger qui couche dans une salle basse de la ferme sentit une main vigoureuse lui serrer la gorge dans l'ombre. On accourut à ses cris. Le cou de l'enfant portait des traces de

strangulation, mais on ne vit personne. C'est le seul cas dommageable qu'on puisse signaler.

D'autres phénomènes que les journaux n'ont pas encore mentionnés et qui m'ont été révélés par de nombreux témoins se produisent sur d'autres points.

Les habitants de la ferme des Fontaines, commune de Rouziers, sont réveillés presque toutes les nuits par des bruits singuliers et variés. Tantôt c'est le bruit d'un charriot pesamment chargé. On entend le cahotement des roues dans les ornières, le choc des fers sur les cailloux, des claquements de fouet prolongés. Les murs de la ferme tremblent comme au passage d'un lourd véhicule.

Tantôt ce sont des airs de danse, des sons de violon accompagnés de trépignements, de bruits de souliers ferrés frappant le sol en cadence. Quelquefois on entend dans le puits de la ferme comme la chute de corps lourds au contact desquels l'eau clapotte et rejaillit bruyamment. Or, jamais on n'a pu discerner la cause de ces bruits. En vain les gens de la ferme, renforcés de leurs voisins, se sont-ils apostés la nuit, en vain ont-ils usé de tous les stratagèmes, ils en sont encore pour leurs frais d'imagination. Le régisseur, M. Ronnin, depuis peu dans la contrée, assure qu'en Vendée il entendait les mêmes bruits, les mêmes sons. Cet homme ne serait-il pas le médium, cause inconsciente de ces phénomènes.

A Rochecorbon, canton de Vouvray, il se produit aussi quelques faits de même nature, mais les victimes de ces mystifications, en butte aux railleries des ignorants ont fini par garder le silence.

Ces manifestations simultanées, qui toutes ont lieu à peu de distance de notre ville, auront-elles le privilège d'arracher la population tourangelle à son indifférence, à son apathie. Je n'ose le croire ! Les positivistes et matérialistes de toutes nuances ont pourtant là de belles occasions d'expérimenter. C'est le cas de leur « dire : « Vous réclamez des faits, en voilà ! Ils sont nombreux, « persistants. Expliquez-les donc par vos méthodes et vos doctrines ! » Mais en vain. On ne peut rien obtenir de ces gens-là. Ils se retranchent derrière des allégations vagues. « Ce sont des farceurs, disent-ils, on n'a pas bien cherché ; on finira par les découvrir. » Or pas plus qu'à Cabanac, Poitiers, Cussay, Chinon et cent autres lieux ; pas plus que rue des Grés en plein Paris, on ne trouvera rien. Et quand les faits auront cessé, le silence se fera et l'oubli étendra son lourd manteau sur ces événements sans que nos sceptiques aient rien appris, rien deviné ?

LÉON DENIS.

Comment il faut entendre l'Égalité de l'homme et de la femme

L'humanité pourrait être comparée à un arbre immense à double tronc et à double sexe, dont les branches enlacées amoureusement, se féconderaient par toutes leurs cellules et porteraient suspendus à leurs rameaux multiples, au milieu de feuilles verdissantes et jaunissantes, incessamment renouvelées par le jeu de la vie et de la mort, des fleurs toujours fraîches et des fruits mûrs en toute saison.

Qu'on me pardonne cette comparaison qui ne manque ni de poésie ni de *préciosité*, mais dont on peut contester la justesse en ce qui concerne notre humanité si barbare encore, si désordonnée, si mal aimante et si peu solidaire. Aussi ai-je mis la chose au futur conditionnel et ai-je voulu peindre une humanité idéale et telle qu'on peut la rêver à l'état d'harmonie. Mais si nous sommes loin de l'état d'harmonie, nous pouvons l'entrevoir idéalement et prendre le chemin qui doit nous y conduire. Ce chemin nous est tracé d'avance par les principes éternels de justice, de liberté, d'égalité, de fraternité sociale et nous savons, de science certaine, que chaque pas que nous faisons dans la réalisation et la pratique de ces principes nous rapproche du but que nous cherchons.

Il n'y a pas de justice, là où la loi n'est pas égale pour tous. Or l'égalité sociale de l'homme et de la femme, généralement admise en principe dans notre civilisation chrétienne, est loin d'être réalisée dans les mœurs, dans les lois et dans les institutions de notre pays. Il y a là une conquête à faire, à laquelle la génération dont je suis fut conviée il y a déjà plus d'un demi-siècle par le mouvement St-Simonien. Sans m'être jamais inféodé à aucun système, je me suis toujours rattaché, par ce côté, à tous ceux qui tendaient à l'amélioration sociale des classes pauvres et à celle de la femme si longtemps opprimée par le règne de la force brutale.

Mais tout en réclamant l'égalité des deux sexes devant la loi civile, j'ai toujours redouté l'intrusion, dans les esprits, de ces théories émancipatrices qui, sous prétexte de liberté, tendaient à la confusion des deux genres, le masculin et le féminin, et aboutissaient, soit à *hommasser* la femme et à lui ôter son prestige de grâce féminine, soit à la décharger de *ses devoirs* en lui attribuant *des droits* qui, pour avoir été de tout temps le privilège des hommes,

n'en sont pas moins des déviations regrettables, des vices, des immoralités, qu'il faut bien se garder de généraliser en les étendant à l'un et à l'autre sexe.

Je crois à l'égalité physique, intellectuelle et morale de l'homme et de la femme ; mais je sais en même temps qu'il n'y a pas identité de fonctions entre les deux sexes, et cela, pas plus dans le domaine intellectuel que dans le domaine physique. C'est seulement dans le domaine moral, je veux dire, dans le sanctuaire de la conscience que l'unité se fait et que les sexualités disparaissent. Il n'y a pas une conscience mâle et une conscience femelle. La loi morale est la même pour l'homme et pour la femme, d'où la réciprocité des droits et des devoirs dans la différence des fonctions.

Je pose donc en principe que, de même que dans la nature physique l'organe mâle et l'organe femelle sont également nécessaires à la transmission de la vie et à la propagation de l'espèce, de même dans les sociétés humaines, le concours intellectuel de l'un et de l'autre sexe sont nécessaires à l'harmonie des rapports et au progrès social.

Il suffit de partir de cette donnée pour vouloir que la femme soit, comme l'homme, appelée à s'abreuver à toutes les sources de la connaissance, et mise à même d'exercer toutes ses puissances, toutes ses énergies, sous la protection des lois qu'elle aura, comme l'homme, librement consenti ou contribué à établir. Mais il faut, bien entendu, qu'en reconnaissant à la femme tous les droits de la personne humaine, on lui en impose, par contre, tous les devoirs. Le premier devoir de la femme découle des fonctions qu'elle remplit, de par la nature, dans la famille, et dans la vie de l'humanité, sous peine de vouloir la destruction de la famille, et par suite, celle de l'espèce, il faut que la femme conserve les bonnes mœurs et se consacre à l'éducation de l'enfance. La Société, en élevant la femme à l'égalité civile devra lui interdire de faire métier de ses charmes. La prostitution sera inscrite dans le code pénal comme un délit honteux et puni de peines infamantes, et nous croyons que ce ne serait pas trop demander que de vouloir qu'on frappe de la perte d'une partie de leurs droits civils ceux et celles qui s'en rendraient habituellement coupables. — Je dis *ceux et celles* car l'homme aussi doit être puni comme complice dans les actes de prostitution...

Mais laissons ce sujet qui nous entraînerait trop loin, et ne parlons ici que des différences qu'on remarque entre l'homme et la

femme au point de vue intellectuel. Eh bien, il y a ce fait d'expérience qui résulte du témoignage de l'histoire de tout le passé de l'humanité, c'est que la création originale de l'idée est une fonction masculine. Il en a été du moins ainsi dans le passé. En sera-t-il toujours ainsi ? Je l'ignore. Mais n'y a-t-il pas eu certaines exceptions qui permettraient de reconnaître, chez quelques femmes d'élite, cette propriété de fécondation intellectuelle qui consiste à *créer* des idées nouvelles ou à inventer des conceptions, des systèmes, des synthèses logiques qui n'existaient pas auparavant pour l'esprit humain ? C'est à rechercher. En tous cas, je ne prétends tirer de ce fait, s'il doit être considéré comme acquis, aucune conséquence qui puisse nous autoriser à affirmer l'infériorité naturelle et radicale de la femme, au point de vue de l'intelligence. Alors même qu'il serait vrai que l'embryogénie, la création du germe n'est pas plus sa fonction dans la vie de l'esprit que dans celle du corps, son rôle social n'en serait pas amoindri le moins du monde. La vulgarisation des idées, l'éducation, l'enseignement, et tout le domaine du sentiment où elle est si supérieure à l'homme, lui laissent encore la meilleure part. Tout ce qu'il nous est permis d'affirmer, c'est que jusqu'ici les grandes découvertes faites dans le domaine de la science, de la philosophie et de l'art sont dues à des intelligences masculines. Mais nous savons aussi que le règne de la force aux mains du mâle a pesé lourdement sur les cerveaux féminins. Ce règne, en y maintenant les ténèbres, a pu y stériliser les sources de l'idée. L'oppression a duré de longs siècles et dure encore pour les neuf dixièmes de la population féminine du globe. Il sera permis d'espérer d'autres résultats d'un milieu vraiment humain où les deux sexes seront élevés avec les mêmes soins et où les facultés de la femme pourront s'épanouir librement comme celles de l'homme et s'appliquer aux mêmes sujets d'étude. Ce milieu social n'est qu'à son aurore, mais notre république commence à entrer dans cette voie où la grande république américaine l'avait précédée, et il est permis d'espérer qu'elle ne s'arrêtera plus en si beau chemin.

Le principe de l'instruction égale pour les deux sexes étant admis, il restera à la distribuer d'une façon plus rationnelle aux jeunes hommes comme aux jeunes filles, et à donner, à l'éducation des cœurs et des consciences, des soins qui leur ont généralement manqué jusqu'ici.

Tout est à faire pour ce qui concerne le relèvement des mœurs

et l'anoblissement des caractères. Ce qu'on ignore le plus de nos jours, c'est le gouvernement de soi-même et la bonne conduite de la vie. Le respect de la personne humaine doit être également recommandé aux deux sexes, mais ce qu'il faut surtout inspirer à la femme par l'éducation, c'est le respect de sa propre personne. On ne respecte que ce qui est respectable, et, pour être respectable, il faut d'abord se respecter soi-même. D'une autre part, il faut que la loi sociale impose à l'homme le respect de la femme, toutes les fois que la femme voudra elle-même se faire respecter.

Espérons qu'on verra bientôt nos législateurs tourner leurs regards de ce côté et s'appliquer à nous faire des générations mieux armées pour le développement de la vie morale. Y réussiront-ils en l'absence de tout idéal religieux? Nous ne le pensons pas. Qu'ils aient du moins la gloire de l'avoir entrepris ! Leurs successeurs, moins préoccupés de lutter contre l'obscurantisme et les traditions encombrantes du passé, feront le reste. Ceux-là, espérons-le, trouvant le terrain déblayé, sauront sans doute reconstruire en s'inspirant de l'idéal nouveau. Mais en attendant, serait-ce se montrer trop exigeant que de demander aux personnes qui ont déjà dans l'âme les germes de l'idéal nouveau, des mœurs plus pures, et une moralité plus grande, qu'on n'est en droit de l'espérer de celles qui ne connaissent que les dogmes irrationnels du passé, ou qui n'y croyant plus, n'ont rien su mettre à la place, et ignorent Dieu, la vie immortelle et la présence de nos morts aimés au milieu de nous ?

Ch. FAUVETY.

FAITS DIVERS.

M. le Dr de Ste-Marie, nous écrit ce qui suit : Avec ses amis, il a réorganisé le groupe spirite, à Agen ; le Médium Honorine que nous avons eu à Paris, est à Agen, à demeure fixe, il y donne au groupe spirite des séances de typtologie très accentuées, sans rideaux et en pleine lumière, ce qui suffit au public des séances ; plus tard, avec MM. Ducom et Thomas, le docteur tentera de reprendre tous les faits obtenus à Valence d'Agen dans la demi-lumière.

Le Docteur a amené la fillette près de Montauban, chez des amis où l'on a obtenu avec elle des séances extrêmement remar-

quables ; la pneumatophonie, la reproduction de bruits particuliers tout-à-fait typiques, et enfin, les apparitions d'esprits, incarnés au point d'ouvrir les portes et de donner tous les signes de la vitalité ordinaire ; cela se passait dans une maison, dite hantée depuis longtemps. L'on a eu aussi la typtologie, à la distance de plusieurs chambres et d'un étage entier, tout ce qui est suffisant pour détruire la théorie du psychisme.

Honorine, d'après le docteur, cumule les 5 qualités rares suivantes : Typtologie — Pneumatographie — Pneumatophonie — Apports — Evocations ou matérialisations.

— La *Presse des Charentes* écrit ceci : « Dans certaines parties de notre arrondissement, nouvelle apparition du phylloxera sur les vignes, et nouvelle réapparition du spiritisme sur les hommes. On nous cite une petite commune, où cette dernière épidémie compte, dans les deux sexes, de nombreux adhérents, dupes et victimes. Décidément, trop d'esprit par le temps qui court ».

Le *Progrès de Saintes* s'est empressé de reproduire cette insanité. « S'il y a trop d'esprit par le temps qui court », on ne s'en peut apercevoir en lisant la *Presse des Charentes*, brave journal qui pratique on ne sait pourquoi, à propos du spiritisme, et comme s'il en avait souffert, le *manet altà mente repostum* de Virgile.

— *En Algérie*, M^{lle} ***... a créé sur l'impulsion des Esprits qui se communiquent à elle, un asile pour les enfants abandonnés, sans distinction de culte ; elle a des musulmans, des juifs, des protestants et des catholiques ; c'est la charité spirite inspirée par nos guides spirituels ; l'état lui confie bonne partie de ses orphelins, et en plus du paiement de leur entretien mensuel, il lui a fait accorder une subvention par le Conseil général. Le Conseil municipal la subventionne aussi, parce que notre S. E. C. continue l'œuvre de dévouement, tel que la pratiquait jadis St Vincent de Paul. A qui voudrait seconder cette demoiselle, nous donnerions le nom et l'adresse de celle qui honore le spiritisme et sait le rendre respectable.

— *Le Deutche Zeitung*, dans son n° du matin, 3.486, raconte que, Helma Tchazky, fillette de 19 ans, a tenté de se suicider 4 fois depuis l'âge de 14 ans ; cette enfant ne connaît pas sa famille, elle possède une physionomie très curieuse ; il lui manque le bras droit, et ses yeux, couleur vert de mer pendant le jour, deviennent phosphorescents dès qu'il fait nuit, d'une manière désagréable.

Malade et à l'hôpital, elle se jeta par la fenêtre du 1^{er} étage, sans

se faire de graves blessures ; à peine sortie de cette maison, elle se précipitait dans le Danube dont elle fut retirée saine et sauve. Le journal ajoute que, à Pesth, elle servait de médium à une spirite, et que ses allures prouvaient qu'elle devait avoir cette faculté.

Cette monomane a voulu s'empoisonner avec du phosphore, et elle a essayé de se pendre ; elle disait au commissaire de police, avec sa voix sonore, mais avec tristesse : « Je ne peux pas vivre et on m'empêche de mourir ; que faut-il donc que je fasse, répondez?... Cette malheureuse fille a été confiée à l'hôpital Rochus. Malheureusement, elle ne sait rien faire ; s'il eût pu l'employer, l'un de nos amis, M. O... l'eût recueillie chez lui, à Paris, mais elle ne peut être employée à un travail quelconque. M. le D Grunhüt, de Buda-Pest, avait bien voulu servir d'intermédiaire entre M. O. et Helma-Tchazky.

— *M. A. L. Sardou*, père de l'Académicien, nous donne des détails bien intéressants sur l'origine du spiritisme à Paris ; il nous promet, ce vénérable octogénaire, un article sur les origines de notre Société ; nous serons heureux d'insérer ce qu'il voudra bien nous envoyer.

— *M. E. Droguet*, nous écrit de Guelma, que les exigences de la vie matérielle empêchent les adeptes, fort nombreux dans cette cité, de se réunir comme autrefois pour obtenir des communications intéressantes ; ils ne peuvent s'astreindre à des réunions régulières.

Nous regrettons que nos F. E. C. de Guelma ne mettent pas en acte, ce qui leur est donné par l'enseignement des esprits ; être adhérent, c'est beaucoup, mais convaincre autrui, c'est encore mieux, et c'est bien remplir la mission que l'on a acceptée sur cette terre.

— *M. Sauvaget*, médium guérisseur, dans la Charente-Inférieure, nous écrit que, dans sa localité, il y a une école importante, et à sa tête, un maître instruit et 4 sous-maitres, tous amis du progrès ; il leur parle de magnétisme, de spiritisme, leur prête la revue spirite et les volumes qui traitent de ces questions ; il les a surtout convaincus par les guérisons, à l'aide de passes sur des fiévreux à cas compliqués, sur des névroses et autres maladies traitées gratuitement.

Ces professeurs ont modifié profondément leurs croyances anciennes ; ils disent, aujourd'hui, que le spiritisme est appelé à

devenir la croyance générale, puisqu'elle est la plus rationnelle.

Le curé voulait détruire l'influence de M. Sauvaget, qu'il invectivait et cherchait à déconsidérer ; quelque temps après, ce curé était condamné par contumace, à 10 ans de surveillance pour attentats à la pudeur.

— *M. D. **** nous écrit, de Dijon : A notre groupe, une personne fort honorable gênait toutes les manifestations ; le fluide qui s'échappait d'elle était réfractaire et en opposition aux autres fluides. Les esprits déclarèrent que cette personne ne pouvait se mettre à la table, ce qui l'engagea à se retirer ; cependant, on ne peut être contrarié d'une réflexion si juste en elle-même, et nous connaissons des messieurs et des dames qui se sachant réfractaires à l'obtention des phénomènes, restent dans la salle comme assistants passifs, laissant aux esprits le pouvoir de se manifester à l'aide des fluides actifs.

— *M. Auguste Riblet*, voulait nous envoyer quelques notes sur les résultats obtenus dans les cercles spirites de Florence ; ses occupations trop nombreuses l'en ont empêché. Parmi les phénomènes dont il a à nous parler, il cite ceux que produit la sœur de *Gino* (*Gino* ce médium illettré, a écrit un volume de vers, digne du Dante, sous l'inspiration des esprits), qui, invitée par un Esprit à se mettre au piano, a joué et joue encore les morceaux les plus étourdissants de Beethoven, Mendelsshonn, etc., avec la maestria des Thalberg et des Prudent ; cette jeune fille, n'avait jamais fait une gamme dans sa vie actuelle. Dans le passé, elle dut être une grande artiste.

— *La Bibliothèque de l'Union spiritualiste, à Liège*, demande aux auteurs spirites de vouloir bien envoyer des volumes de leurs œuvres ; les donateurs feront un acte fraternel, ils seront inscrits sur le tableau des bienfaiteurs de la Société et le journal le *Phare* donnera la liste des dons qui lui seront adressés, 33, quai St-Léonard, à Liège, Belgique.

— *M^{me} Olympe Audouard*, toujours dévouée à notre cause, a donné cette hiver à la salle des Conférences, Boulevard des Capucines, à Paris, sur le spiritisme, une série de conférences très-écoutées et suivies par un auditoire nombreux. Le jeudi 6 avril, elle a traité ce sujet : Les spirites sont-ils des fous ? — Les matérialistes sont-ils de vrais savants ? Leurs preuves, — les nôtres, —

résultats des croyances matérialistes, — résultat des croyances spirites, — les médiums, — diverses manières de converser avec les Esprits, — un coup-d'œil sur la vie d'outre-tombe.

Tous nos compliments à la courageuse et aimable conférencière.

— A ceux qui s'intéressent au spiritisme, nous recommandons, particulièrement, le journal liégeois maintenant dans sa dixième année d'existence, qui compte parmi ses collaborateurs des savants consciencieux : LE MESSAGER, journal international spirite et magnétique qui paraît tous les quinze jours par livraison de 8 pages. Abonnement 3 fr. par an, franco pour la Belgique ; 5 fr. pour les pays étrangers faisant partie de l'Union postale. Envoi gratuit du numéro spécimen. S'adresser au Bureau du journal, rue Florimont, n° 37, Liège.

— M. Cazelles Jean, nous dit que, à Fénouillet, le curé fait aux spirites de cette localité une guerre acharnée ; tous les moyens lui semblent bons. Le groupe qui était très important, s'est égréné, car bien des membres sentaient miner leur position, et la paix de leur famille, par les agissements de celui qui a la prétention de représenter Dieu sur la terre ; néanmoins, quelques-uns restent fidèles au poste, et défendent la doctrine avec une ardeur qui ne s'est jamais démentie. Honneur au groupe de Fénouillet qui s'occupe de l'amélioration des Esprits malheureux.

— M. J. Leruth, l'auteur de *Correspondance entre un Pasteur évangéliste et un spirite*, nous écrit qu'il offre à l'œuvre des conférences, 50 exemplaires de cette brochure remarquable, dont le prix est 0 fr. 60. — En même temps, notre F. E. C. M. Leruth, nous envoie le dessin d'une salle de conférence que le groupe de Poulseur a installée convenablement, et uniquement destinée au spiritisme ; cette salle est carrée, elle a 50 mètres de superficie. Au fronton du monument on a placé deux mains enlacées et au-dessous : *Hors la charité point de salut*. Sur la façade, on a tracé, en grands caractères : *Groupe spirite l'Espérance*, et au-dessus, la branche de vigne, telle qu'elle est sur le livre des Esprits. Tout le long du toit de la façade, se lisent ces inscriptions : *Il n'y a de foi inébranlable que celle qui peut regarder la raison face à face à tous les âges de l'humanité. — Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse : Telle est la loi.*

M. Henrion a donné dans cette salle, le 19 mars, une conférence sur « La religion dans le passé, le présent et l'avenir ; » un auditoire nombreux l'a écouté avec recueillement.

— M. François Vallès, inspecteur général honoraire des Ponts et Chaussées, président honoraire de la Société scientifique d'études psychologiques, a reçu, à Béziers, bonne partie des spirites de la contrée ; à partir du 14 avril, notre vénérable ami fera des conférences à Maraussan, à Sauvian, à Béziers, à Salies-d'Aude, etc., etc. Nous remercions vivement M. F. Vallès, qui, après une vie de travail si glorieusement remplie, s'occupe des humbles, et quitte sa retraite pour leur bien apprendre ce que c'est que le spiritisme.

— M. Laussel, de Pont-St-Esprit, nous affirme, comme l'ont fait tous les journaux du Gard, que, aux environs de Barjac et de St-Julien de Peyrolas, commune de St-Paulet, un vieux brave homme et sa femme, nommés Guigne, voient chaque nuit, depuis 20 ans, leur mobilier bouleversé, les draps du lit soulevés, des phosphorescences s'élever en l'air, et lorsqu'ils veulent constater ce que peuvent être ces lueurs, il sont frappés ; la trace violente des coups reste sur le corps, ce qui exclut toute illusion. C'est en vain que les Guigne ont fait dire des messes et exorciser leur maison, payé les destructeurs de revenants, rien n'y a fait et tout suit son cours habituel ; nos amis de Pont-St-Esprit s'occupent de ce cas, avec appréhension, car leur médium a été rudement bousculé à la première recherche de ces curieux phénomènes. Les études continuent.

CE QUE DEVINT UN AVOCAT ANTI-SPIRITE.

Un jeune stagiaire, nommé Léon Miller, qui se destinait au barreau, désireux de se faire une réputation, résolut d'exercer ses talents en donnant à New-York une série de conférences sur un sujet qui attirerait l'attention du public sur sa personne ; toutes réflexions faites, il commença une campagne contre le spiritualisme, en dévoilant les prétendues manifestations des esprits, en les couvrant de ridicule.

Pendant plusieurs semaines, ses lectures furent très-courues ; ses discours étaient portés aux nues par la presse, pendant que le clergé, les prônait dans la chaire et colportait adroitement ses prospectus.

M. Miller, étant après tout un orateur de talent, disert et entraînant, cette attaque contre le spiritualisme fit du bruit dans la cité de New-York. Il arriva un fait sur lequel on n'avait pas compté : M. Miller devint subitement « *médium parlant* ; » au beau milieu d'une période oratoire et d'une sortie des plus vives contre le spiritualisme il fut *entrancé*. Comme le prophète Balaam venu pour maudire Israel et qui ne put prononcer pour les Juifs que des bénédictions, sa bouche ne proféra plus que de bonnes paroles ; il prophétisa le triomphe inévitable de la cause, qu'il avait jusque-là si vivement combattue.

En finissant ce discours improvisé, qui le laissa pour le moins aussi abasourdi que son auditoire, le jeune orateur rentra chez lui pour recueillir ses idées et se livrer au repos ; toute la nuit il fut éveillé par des « coups frappés » et assailli par des voix appartenant à des êtres invisibles, qui le reprenaient tendrement sur sa perversité passée ; ces voix lui révélaient la présence consolante d'esprits chéris et aimants, qui le sollicitaient d'accomplir le devoir solennel d'expiation ses erreurs passées, en proclamant bien haut les vérités du spiritualisme. Ce changement accablant le laissait très perplexe, lorsqu'il reçut d'un homme dont le nom et l'existence lui étaient inconnus, le dessin d'une tête de femme que l'étranger prétendait avoir exécuté dans l'état de *trance*, et dans l'obscurité la plus complète. L'artiste déclarait qu'il ne connaissait aucunement cette dame, qu'il ignorait également pourquoi il devait donner ce portrait à M. Miller ; en cela, il ne faisait que se conformer aux recommandations de l'esprit qui le lui avait fait dessiner.

M. Miller demanda le nom de l'artiste et apprit que c'était un Monsieur Rogers, de Columbus, Ohio, qui ignorait complètement l'art du dessin ; médium mécanique ou automatique pour la reproduction des portraits des esprits des défunts, des centaines de spécimens lui avaient été réclamés, ils avaient été reconnus par les parents étonnés.

M. Rogers était souvent instruit par les esprits des noms des personnes auxquelles il devait envoyer les portraits ; sous une recommandation de ce genre, il avait présenté à M. Miller un dessin que ce dernier reconnut, comme la représentation on ne peut plus fidèle des traits d'une sœur chérie, dont il n'y avait pas de portrait existant. La ressemblance était si frappante, que les amis de cette jeune personne, aussi bien que son frère, ne purent s'y méprendre à première vue ; les renseignements les plus minutieux qu'on prit

sur la manière dont ce portrait fut obtenu vinrent corroborer le dire de l'artiste.

Un grand nombre de cas concernant le même médium, plus merveilleux que le sien, furent portés à la connaissance de M. Miller ; la réputation de M. Rogers, comme dessinateur des formes des habitants de l'autre monde, s'affermir davantage, et M. Léon Miller devint un champion remarquable et convaincu des vérités du spiritualisme, et de la communication des morts avec les vivants.

Le résultat le plus clair de ce changement de front, pour le conférencier, fut qu'au bout de quelques séances le vide se fit autour de sa chaire, l'auditoire diminua à raison de quatre-vingt-dix pour cent ; néanmoins, il eut la joie du cœur, la tranquillité de la conscience et constata le progrès manifeste de son style. Autre conséquence non moins curieuse : à peine fut-il connu que M. Miller était devenu spiritualiste et médium, qu'il était assisté par une sœur bien-aimée, que les bigots lui retirèrent leur appui ; le clergé l'oublia dans ses sermons, ne distribua plus ses prospectus, la presse ne lui fit plus de réclames, elle cessa d'annoncer ses conférences et de lui consacrer dans ses colonnes de longs et élogieux comptes-rendus.

C'est à cette époque, en 1853, qu'une attaque virulente et scandaleuse, dirigée par la presse publique contre le juge Simons, engagea ce dernier à résigner les fonctions qu'il avait remplies si noblement et à la grande satisfaction de ses concitoyens. Il fit connaître les motifs de cette détermination dans un « Appel au public » simple et digne (voir *History of modern spiritualisme*, page 95). — M. Van-de-Ryst, traducteur.

CONFÉRENCE A SEIGNELAY

2 avril 1882.

—
Dimanche, a eu lieu à Seignelay la conférence de Madame Rosen, membre de la Ligue de l'enseignement et déléguée par la Société des études psychologiques de Paris. Mme Rosen avait pris pour sujet : « L'éducation devant le dogme et la philosophie, » sujet qu'elle a traité avec clarté et avec logique. Parlant des deux grandes opinions philosophiques qui se partagent le monde,

le matérialisme et le spiritualisme, l'habile et sympathique conférencière a démontré que le matérialisme était la ruine de la famille et de la Société ; avec lui, pas d'éducation morale possible, car il aboutit fatalement au sensualisme. « Du moment qu'il ne
« reste rien après nous, pourquoi nous contraindre ? Pourquoi ne
« pas satisfaire notre soif de jouissances ?

« Pourquoi ne pas nous livrer à nos mauvais penchants naturels ? Le spiritualisme, au contraire, relève l'âme et l'ennoblit ; il
« est la source de pures joies dans la famille, puisqu'on espère re-
« trouver plus tard les personnes que l'on a aimées ici-bas. Il fa-
« cilite l'éducation des enfants d'où dépend l'avenir de la patrie.

« Cette éducation, cet avenir, sont surtout entre les mains de la
« femme qu'il faut instruire et arracher au joug du dogme et de la
« superstition. »

Abordant ensuite un autre ordre d'idées, madame Rosen a dit que les plus petites causes, entre les mains d'hommes instruits et chercheurs, produisent les plus grands effets. Elle a cité Papin trouvant la vapeur parce que le couvercle de sa marmite s'était soulevé, Edison amené à la découverte du téléphone, après avoir allumé son cigare dans son chapeau. Enfin elle a terminé par ces mots : Il s'est produit de nos jours des phénomènes étranges, des manifestations d'un monde inconnu au monde visible. Que tous les hommes de bonne volonté cherchent, examinent, se mettent à l'œuvre et des découvertes étonnantes viendront récompenser de leurs efforts les chercheurs laborieux et infatigables.

Quatre cents personnes au moins ont écouté avec l'attention la plus soutenue la parole ardente et convaincue de Mme Rosen dont l'exemple, espérons-le, trouvera des imitateurs.

DOROTHE (Emile).

NOTA. — Le 1^{er} avril, à Seignelay, les spirites de cette ville se réunissaient dans un banquet fraternel, avec ceux de Beaumont, de St-Sulpice, de Briennon l'Archevêque ; M. Dorothe (Emile), qui présidait ce repas fait en souvenir d'Allan Kardec, est un vieux lutteur qui cherche le progrès en tout, qui veut l'instruction et la moralisation à la base de la Société. Son jeune fils, âgé de 13 ans, a *communié* spiritement ce jour-là, avec ses aînés en spiritisme, dans cette réunion où se trouvaient des médiums psychographes, et des dormeurs spiritualisés et parlants.

Repas. — Discours pratique par E. Dorothe, — communication

par les médiums, — conseils par Mme Rosen, — tout a fait de cette soirée du souvenir, une fête du cœur bien réelle et bien sentie.

Nous irons bientôt faire une conférence au bénéfice de la bibliothèque populaire de Seignelay, et le nom de J. Guérin, celui de Roustaing n'y seront pas oubliés; ce sont eux qui fondent les conférences.

M. Lessard, de Nantes, a donné, au Mans, une conférence bien réussie, devant un nombreux auditoire; puissent ces exemples encourager de vaillants orateurs à entreprendre une campagne de propagation spirite.

Les possédées d'Albon. Un bienfaiteur de l'humanité

Il y a quelque temps, une panique se manifestait à Albon, canton de Marcols (Ardèche), et à cette occasion le *Journal de Valence* (numéro du 26 janvier dernier), publiait les lignes suivantes :

« Ces jours derniers, de nombreuses jeunes filles travaillant dans deux fabriques différentes, ont été prises subitement de spasmes nerveux extraordinaires qui, depuis lors, se renouvelient fréquemment, et se traduisent par des contorsions désordonnées, des incohérences de langage et des cris qui présentent, dans les moments de crise, tous les caractères d'une démence que la science médicale, paraît-il, n'a pu encore définir d'une manière certaine.

« Ce mal a atteint aussi de pauvres enfants de cette localité, qui font peine à voir.

« Tout le monde est consterné; nombre de familles sont désolées, et l'on craint que le mal s'étende encore dans le pays.

« Les autorités ont cru devoir prendre certaines mesures de précaution, parmi lesquelles celle de ne laisser pénétrer ni sortir personne de ce village, qui est en quelque sorte mis en quarantaine. »

« Ce que nous disions était parfaitement exact. Une maladie bizarre, terrible, contagieuse, sévissait à Albon : cela n'était que trop vrai. L'épidémie notamment s'était abattue sur la filature de deux honorables citoyens, MM. D... frères, 15 ouvriers et ouvrières étant atteints de cette maladie, les ateliers ressemblaient à des salles de la Salpêtrière. Plusieurs médecins furent appelés; on ordonna des remèdes, on isola les malades, rien n'y fit. MM. D..... se désespéraient. Et pendant ce temps-là, savez-vous ce que faisaient les cléricaux ? Ils s'emparaient de la situation pour en

faire retomber la responsabilité sur ces honorables industriels, républicains cela va sans dire. « Des républicains s'écriait en chœur la gent clérico-réactionnaire, mais voilà la cause du déchaînement du fléau ? etc. »

Cependant cette maladie mystérieuse, rebelle à tous les soins et dont, on le voit, MM. les cléricaux prenaient assez gaîment leur parti, puisqu'ils y trouvaient prétexte à déverser leur bile sur des républicains, cette maladie disons-nous, devait être mâtée, domptée, guérie radicalement en 48 heures. Une providence (pas cléricale, celle-là) tenait en réserve un sauveur à ceux et celles qui en étaient atteints. Ce que n'avaient pu faire ni les messes, ni les neuvaines, un brave docteur, M. J. Sabatowski, demeurant à Paris, 47, rue des Ecluses-Saint-Martin, l'a fait. La guérison des malheureux jeunes gens a été à la fois si prompte et si complète qu'en vérité cela tient du prodige.

Ce docteur est Polonais comme son nom l'indique : il était venu au 4 septembre se mettre à la disposition de la France et de la République qu'il a servies dans le corps des francs-tireurs de Paris. A Chateaudun, il fut blessé, décoré de la médaille militaire et proposé pour la croix au combat d'Ablis. C'est plus encore qu'un talent, c'est un cœur.

M. Sabatowski, dans la circonstance qui nous occupe, s'est rendu à ses frais de Paris à Albouy, où il a appliqué aux malades un traitement dont seul, paraît-il, il connaît le secret, et qui a parfaitement réussi comme on l'a vu. Puis il est reparti, toujours à ses frais, n'ayant rien voulu accepter ; mais du moins emportant la reconnaissance de toute une population.

M. Sabatowski a opéré avec un remarquable succès sur 15 sujets atteints de l'épidémie histéro-choraïque, contagieuse par imitation.

Qu'a fait alors la réaction ? Elle s'est rabattue sur ce brave docteur. « Un mécréant, un républicain doublé d'un libre-penseur, avoir l'audace de faire une cure semblable ! c'était l'abomination de la désolation ! »

Voilà ce qui nous a été dit, répété, affirmé.

Quant à nous, nous estimons qu'on ne saurait trop donner de publicité à la conduite généreuse et dévouée du brave docteur Sabatowski. De pareils traits honorent l'humanité, et c'est avec un vif empressement que nous enregistrons celui qui nous est si-

gnalé et dont l'auteur peut être, à bon droit, qualifié de bienfaiteur d'une population entière.»

NOTA. — Ce récit (avec le n° du *Journal de Valence*), nous a été envoyé par notre ami, M. Roman d'Alixan, qui nous priait de voir M. Sabatowski. Après avoir causé pendant une heure avec ce docteur qui nous est très sympathique, nous donnons les conclusions suivantes : M. Sabatowski est un observateur très-judicieux, ami du bien ; ses études l'ont rendu *matérialiste* ; bien plus, il est devenu *profondément athée*, après avoir été élevé dans le catholicisme. Il lui a été *suggéré* pour ainsi dire, d'employer le remède qui lui permet de guérir les personnes atteintes de l'épidémie histéro-choraïque, contagieuse par imitation.

Elève jadis, dans le service de M. Lassègue, il a voulu prouver à ce célèbre professeur, qu'il avait la puissance de guérir, en très peu de temps, ces cas étranges qui désespèrent les meilleurs praticiens ; il réussit sur une malade de l'hôpital dont la maladie semblait un problème ; mais les professeurs étonnés, très-tourmentés de cette réussite, lui refusèrent la continuation de ces essais. La malade qui n'avait plus eu d'attaques quotidiennes depuis le remède donné par M. Sabatowski, se sentant de nouveau atteinte après 8 jours, sortit de la clinique de M. Lassègue et se rendit chez le jeune guérisseur qui l'a complètement délivrée de sa terrible maladie. Actuellement, elle est bien portante, nous l'avons vue chez le docteur.

M. Sabatowski a donné sa recette à deux de ses confrères qui l'ont employée sans obtenir de résultats ; or, cette recette fait merveille dès que notre guérisseur l'emploie, avec le *vif désir de faire le bien*. A Albon, sur 15 cas, trois étant réfractaires, il dut les étudier, pour les prendre corps à corps et les vaincre.

Ce docteur athée, fait, par ses soins, d'un cas pathologique, un cas physiologique qu'il guérit ; il ne connaît pas ce qui émane de lui, c'est-à-dire une force réelle, fluide, qui agit sous sa volonté, qui sert de véhicule au fluide guérisseur ; son remède sert à ce véhicule et lorsqu'il le donne, il *guérit* ; tandis que si d'autres confrères l'administrent, *il est inefficace* ; cette remarque, nous l'avons faite à M. Sabatowski et elle l'a vivement frappé. *C'est un médium guérisseur sans le savoir.*

Nous recommandons ce jeune docteur aux personnes qui sont atteintes d'obsession, de possession. Cet homme de bien a la puis-

sance voulue pour guérir ce que la science a nommé : L'épidémie
histéro-choraïque. P. G. L.

MATIÈRE ET ESPRIT.

On peut trouver que les recherches physiques ne contiennent pas toute la vérité, même là où elles ont été les plus exactes. On pourra constater qu'ayant omis le côté spirituel dans toutes leurs investigations, leurs conclusions sont erronées dans toute mesure du facteur le plus important qui y entre. On pourra trouver que pour avoir une connaissance parfaite et complète du monde extérieur, on doit aussi étudier le monde intérieur ou spirituel.

Ici nous nous trouvons en face de questions vieilles comme le monde.

Qu'est-ce que la matière ? Qu'est-ce que l'esprit ? La philosophie de la nature repose en dernier lieu sur le fondement de la matière ou de l'esprit. Il n'y a pas de terrain intermédiaire. Le matérialiste part de l'atome qui a en lui-même toutes les possibilités de l'Univers, et hors duquel il n'y a rien. Le spiritualiste remonte aux forces spirituelles, au-delà de la chaîne des phénomènes. Mais qui connaît l'atome, au sujet duquel on fait cette assertion positive ? Qui l'a vu ? Qui l'a senti, tâté, flairé ? Personne. Qui donc connaît cet atome au moyen des sens ? Personne, depuis le commencement des temps ; et cependant les matérialistes affirment avec arrogance que tout ce qui est connu l'est à travers, et par les sens, et que hors de ceux-ci on ne peut connaître, quoi que ce soit. Cependant ils ont dépassé les sens et basé leur système de la nature sur des atomes hypothétiques, dont quelques uns de leurs chefs principaux mettent aujourd'hui en doute l'existence.

La manière par laquelle on est arrivé à la conclusion que la dernière composition de la matière est une composition d'atomes distincts et indestructibles, indique son caractère ingénu et enfantin. Si nous prenons un fragment de matière, nous pouvons le briser en morceaux distincts ; ceux-ci peuvent être divisés à leur tour, et ainsi de suite, jusqu'à ce que nous atteignons un point où la division est impossible. L'atome est une de ces particules indivisibles, dit le matérialiste. Or, il est évident que cette conclusion est tirée de la conception grossière de la divisibilité de la matière, et de la limitation de l'esprit, qui est incapable de concevoir cette divisibilité pour la division infinie des choses.

Revêtez cet atome des propriétés de la force, ou appelez-le un centre pour la propagation de la force, si cela vous plaît, toutes ces différentes conceptions ne seront que des rêves. Aucune d'elles n'expliquera les phénomènes. Et cependant, quoique la première proposition dans le système matérialiste ne soit qu'une conjecture, ses avocats ne sont satisfaits que quand ils nient l'intelligence, comme force indépendante, et font sortir de l'atome, par un coup de baguette magique, la vie, l'intelligence et la moralité.

Mais une étude faite par d'autres moyens que l'expérience pri-

mitive de la division mécanique, montre que l'atome n'a pas d'existence en tant qu'entité fixe. Le professeur Crookes a démontré que la matière a des propriétés inconnues à la classe actuelle des *scientistes*. Si nous supposons par exemple, qu'on soutire l'air d'un vase clos jusqu'à ce qu'il n'y reste plus que 100 atomes, ces cent atomes ne laissent pas d'espace libre, mais rempliront le vase tout entier. Si vous faites le vide avec plus de soin, et s'il ne reste que dix atomes, ces dix atomes occuperont tout l'espace, et si vous continuez l'opération, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un atome, cet atome seul occupera tout l'espace. Quand un atome atteindra un tel volume, nous pouvons présumer que l'atomiste pourra le diviser plusieurs fois encore et que chaque subdivision remplira à son tour le vase. En un mot, s'il n'y avait qu'un atome dans l'Univers, cet atome remplirait tout l'espace.

Quand la matière est raréfiée à ce point, ou en d'autres termes, quand on élimine la pression, comme dans le vide, de nouvelles propriétés se manifestent; le tangible s'évanouit dans l'intangible et les qualités de la force pure commencent à apparaître. Nous sommes certains que s'il était possible de faire un vide plus parfait encore, de cette matière libérée de la pression, nous verrions surgir des manifestations nouvelles de force ou d'énergie.

Nous verrions la merveilleuse transmutation de la matière en force s'opérer devant nos yeux.

Après avoir vu que les idées d'atome, entretenues par les *scientistes* sont prématurées et simplement conjecturales, et ne peuvent être démontrées, nous trouvons qu'on ne peut définir la matière dont l'atome est supposé être la base. Nous ne pouvons rien savoir de la matière en elle-même, car nous ne pouvons entrer en contact sensible avec elle; nous ne connaissons que des forces manifestées par des phénomènes. La succession des saisons, le retour du jour et de la nuit, la fécondité de la terre, les cieux étoilés, telles sont les manifestations de la matière. La matière nous est révélée ici comme une apparence.

La matière est une expression de la force. A-t-on besoin de se demander si ces phénomènes se créent eux-mêmes?

Les corps deviennent-ils organiques par l'agrégation des atomes? Ou plutôt ne sont-ils pas montés par les forces, qui par leur moyen acquièrent leur expression?

Qu'est-ce que la force? Vient-elle de la matière, ou en est-elle indépendante? Nous trouverons en dernière analyse que la force se résout en mouvement, lequel n'est connu des sens que quand il est exprimé par des phénomènes. Si nous n'étions tenus qu'à expliquer les phénomènes de la matière, pourrions-nous adopter une théorie matérialiste avec plausibilité? Si nous n'étions en face que d'un seul monde, nous pourrions la comprendre, mais nous sommes en face de deux mondes; nous avons constamment devant nous, le monde de la force, de l'esprit ou de la causalité; le causé et l'incausé. Nous ne pouvons admettre que la cause se cause soi-même. Nous pouvons accepter la belle théorie de l'évolution, mais pour autant nous n'avons que la route sur laquelle la causalité a travaillé.

Nous avons les rails de fer sur lesquels la vie a été poussée irrésistiblement. Pourquoi? Dans quel but? Par quel pouvoir? Ins-

tinctivement nous nous tournons vers le royaume des causes spirituelles, car l'homme est un être double, alliant le matériel au spirituel, et par conséquent faisant face à deux mondes. Il ne faut pour le satisfaire rien moins qu'un système de la nature embrassant ces deux côtés des choses.

HUDSON TUTTLE.

Traduit et extrait de la *Psychological review*, numéro de février 1882 par le Dr THURMAN.

UN PRESTIDIGITATEUR ET LE MÉDIUM EGLINTON

(Extrait de l'*Indian Daily News*, de Calcutta, du 26 janvier 1882.)

Monsieur, dans votre numéro du 13 janvier, je constatais qu'il me serait très agréable de trouver une occasion pour assister à une séance de spiritisme, afin de pouvoir, en ma qualité de prestidigitateur de profession, émettre une opinion sur les effets qu'on dit être produits avec l'aide des esprits, et voir, s'il n'y aurait pas moyen d'en donner une explication naturelle.

Cette occasion que je sollicitais, je viens de l'obtenir grâce à la courtoisie de M. Eglinton, médium spirite qui est à Calcutta, et de son hôte, M. J. Meugens.

Je me rendis à cette séance, en sceptique ; j'en suis sorti entièrement incapable d'expliquer, par un moyen naturel, les phénomènes dont j'ai été le témoin. Je donne une courte description de ce qui s'est passé :

J'étais assis dans une chambre brillamment éclairée, avec M. Eglinton et M. Meugens, et placé avec eux autour d'une *teak-wood* table ; après quelques minutes cette table commença à s'agiter ; elle marchait en avant, puis en arrière, j'entendais des bruits comme si quelqu'un donnait des coups de poing sous la table. J'essayais inutilement de découvrir la cause de ce mouvement. Après cela, M. Eglinton me présenta deux ardoises comme celles dont on se sert dans les écoles ; je les nettoyai avec une éponge mouillée, les frottant à fond, les séchant ensuite moi-même avec un essuie-main. M. Eglinton me passa une boîte, avec de petits morceaux de crayons d'ardoise. Je choisis l'un de ces fragments de touche, et d'après les instructions de M. Eglinton, je le déposais sur la surface de l'une des ardoises, plaçant l'autre ardoise au-dessus de celle-ci et je saisis fermement les deux ardoises par l'un des coins ; M. Eglinton prit l'autre coin ; nos deux mains restées

libres s'entrelaçaient ensemble. Les ardoises abaissées par nous au-dessous du bord de la table, demeurèrent toujours à notre vue, l'éclairage de la chambre fut maintenu comme ci-devant. Instantanément, j'entendis un grattement, comme le bruit d'un crayon écrivant sur l'ardoise.

Au bout de quinze secondes, trois coups distincts furent frappés sur l'ardoise, et en les ouvrant, j'y trouvai l'écriture suivante :

« Mon nom est Geary. Ne vous souvenez-vous pas de moi ? Nous avons parlé plus d'une fois de ce sujet, à St-George, je sais mieux, aujourd'hui à quoi m'en tenir. »

Ayant lu ce qui précède, je fis remarquer que je ne connaissais personne du nom de Geary.

Nous plaçâmes alors nos mains sur la table et M. Eglinton commença à réciter l'alphabet, jusqu'à ce qu'il vint à la lettre G ; la table commença à s'agiter violemment. Ce procédé fut répété jusqu'à ce que le nom de Geary fut épelé.

M. Eglinton prit un morceau de papier, et un crayon, et avec des mouvements convulsifs, difficiles à décrire, il écrivit très indistinctement les mots qui suivent :

« Je suis Alfred Geary, de la *Lantern*, vous m'avez connu avec St-Ledger. »

Je me rappelai subitement avoir connu M. Geary et M. St-Ledger, à Cap-Town, Afrique du Sud, il y a quatre ans, à l'hôtel de St-George, où je demeurais à cette époque, M. Geary était l'éditeur du *Cape Lantern*. Je crois qu'il est mort il y a trois ans environ ; M. Ledger était l'éditeur du *Cape Times*, et je crois qu'il l'est toujours.

Plusieurs autres messages furent écrits sur les ardoises qu'il me fut permis chaque fois de nettoyer avant qu'elles fussent employées. Je ne m'attends pas à être cru sur parole, mais quarante-huit heures avant, je n'aurais pas ajouté foi à celui qui m'aurait rapporté de pareilles manifestations sous des conditions semblables. Je reste sceptique devant le Spiritualisme, mais je me reconnais incapable d'expliquer ce que peut être une force intelligente qui produit l'écriture sur des ardoises, ce qui, si je peux me fier à mes sens, ne fut en aucune façon le résultat d'une tricherie ou d'un tour de passe-passe.

HARRY KELLAR.

Calcutta, 25 janvier 1882.

NÉCROLOGIE.

A *Guelma*, Algérie, *M. Monico* a prononcé le 25 février 1882, de nobles et belles paroles sur la tombe de *M. Moreau*, conducteur des Ponts-et-chaussées; *M. Moreau* était un homme de bien, un employé laborieux qui avait emporté dans sa retraite l'estime de tous; il croyait à la préexistence et à la survivance de l'être pensant, et *M. Monico*, disait justement sur sa tombe: « L'œil de la chair s'est fermé, l'œil de l'esprit s'est ouvert pour contempler les splendeurs éternelles, l'œuvre du grand Architecte, etc...

M. Décembre-Allonier, notre F... a perdu un charmant petit garçon de 18 mois, dont l'intelligence était précoce.

M. Lovera Michel, d'Alger, nous annonce le dégagement corporel, à Blidah, d'un spirite de la première heure, *M. Pertus*; sans doute notre ami *Lovera* aura évoqué cet Esprit par l'intermédiaire de *M^{me} Klein*, le bon médium à incarnations du groupe *Lovera*.

M. Fromont, nous annonce la mort de sa mère bien-aimée, à Lille, Nord; une bonne pensée pour cette digne mère de famille tant regrettée, née *Caroline-Elisa-Bourgeois*.

Le Docteur *Camboulives*, maire de Carmeau, Tarn, est mort subitement pour ainsi dire, d'une maladie contractée dans l'exercice de sa profession nous dit *M. E. Cordurié*; chacun salue du titre de *père des pauvres*, ce noble esprit que personne n'a voulu oublier au jour de la séparation; spirite sincère et courageux, il avait le courage de ses convictions et ne cérait jamais la vérité. Ce *père des pauvres* s'est communiqué à notre ami *Cordurié*, chez lequel il va au nom d'une vieille sympathie.

Nos vœux fraternels pour la veuve, pour le fils, qui comprennent la perte qu'ils ont faite.

A OSTENDE, enterrement civil d'une dame âgée, très respectable, très réservée, épouse de *M. J. Cavalier*, professeur à l'école de navigation de l'État; pressentant sa mort, le mari se préparait à faire venir un prêtre, sa femme étant catholique, mais celle-ci s'y opposa avec énergie, déclarant être un esprit libre; son corps devait être enterré par les libéraux et les spirites.

M. Dufour, capitaine de vaisseau, commandant le port d'Ostende, a prononcé les paroles suivantes sur la tombe de *M^{me} J. Cavalier*, le 5 avril 1882, devant la foule attentive:

« Nous assistons aujourd'hui à une cérémonie bien simple, mais grandiose par l'exemple qu'elle donne, par l'idée qui s'en dégage.

Nous rendons à la terre la dépouille matérielle, abandonnée par une âme rappelée dans sa Patrie : « Ce qui était poussière va redevenir poussière » et cette transformation n'est pas de nature à nous préoccuper en ce moment.

Ce qui seul a de l'importance pour nous, c'est l'examen des actes de l'âme durant son séjour dans ce corps, c'est l'examen des circonstances dans lesquelles s'est effectuée la séparation.

Là peut se trouver pour nous un enseignement ; là, nous pouvons trouver les éléments des devoirs que nous avons à rendre à cette âme.

Messieurs, tous ceux qui ont connu dans l'intimité M^{me} Cavalier, savent combien était grande sa mansuétude, quelle était sa douceur et sa bonté.

Remplissant religieusement sa tâche de compagne fidèle et de bonne ménagère, les discussions politiques, et les progrès philosophiques dus à des révélations récentes, semblaient lui être étrangers.

Catholique, elle n'a connu que les enseignements donnés par ceux qui se disent les représentants de Christ, elle n'a entendu aucune controverse, et cependant, avant de remettre son âme à Dieu, et de perdre l'usage de ses organes, elle a protesté contre la présence du prêtre à son lit de mort ; elle, si douce ordinairement, a montré, avec énergie, l'horreur que lui inspirait la formalité du culte qui devait s'accomplir...

Que s'est-il donc passé pour qu'une âme aussi humble, modeste, élève tout-à-coup une pareille protestation ? D'où lui est venue cette force de caractère qui manque si souvent, hélas ! à des hommes qui se disent libres-penseurs ? oui, libres-penseurs !!!

Comment une créature si douce est-elle parvenue à se débarrasser des coutumes de sa jeunesse, à s'affranchir des préjugés que l'habitude de l'exemple, que la routine enracinent dans le cœur, à la honte de la raison que Dieu nous a donnée ?

Ah ! c'est que dans les derniers instants de la vie du corps, l'affaiblissement des liens matériels qui assujettissent l'âme, permet souvent à celle-ci de s'élancer dans l'espace, d'y rencontrer ses amis et d'en recevoir des conseils ; l'âme commence à vivre de sa vie spirituelle et dans cet état, elle a horreur de tout ce qui n'est que matière.

Il est aussi bien avéré que Dieu permet parfois à nos amis de l'erraticité de soulever un coin du voile qui cache l'avenir, pour faire rayonner dans l'âme prête à quitter son enveloppe corporelle, prête à quitter son lieu d'exil, la vérité, la splendide vérité!

Oui, Messieurs, la vérité...., celle qui montre l'inanité des cérémonies matérielles, des prières chantées, qui les réduit à des dépenses fastueuses et inutiles, qui flattent la vanité, les mauvais sentiments de l'orgueil, et attirent sur l'âme qui cherche à se délivrer un fluide matériel grossier qui la remplit de trouble.

La vérité sainte nous fait comprendre l'action de la prière et son but, et nous fait sentir qu'elle ne peut contenir rien de matériel car elle est une émanation du cœur et doit tendre à notre propre amélioration morale. — Prier pour soi-même, c'est rechercher les fautes que nous avons commises, les vices qui sont en nous, pour nous en repentir, nous corriger et réparer les torts que nous avons eus.

Prier pour les autres, c'est élever son âme vers Dieu, mais c'est surtout donner une marque de sympathie à l'âme qui en est l'objet ; c'est donner à cette âme la force et le courage pour supporter les épreuves qu'elle a à subir. La Bonté de Dieu est infinie, ainsi que sa Miséricorde. Ayons confiance entière en Lui et bornons-nous à demander que l'âme de notre sœur soit bientôt dégagée et qu'elle rentre en possession des félicités de la vie spirituelle.

Adieu, au revoir âme-sœur. »

M. Maylin, nous annonce la mort de *M. Latour*, ex-notaire, ancien spirite, qui a laissé à la ville d'Aspet, une somme de 180.000 fr. en divers legs, plus, une bibliothèque évaluée à 20.000 fr. et 500 fr. de rentes annuelles pour son entretien.

Que Dieu reçoive ce digne propagateur de l'œuvre spirite.

SOUSCRIPTIONS AUX CONFERENCES

Mme Schwindt, 10 fr. — M. Bourgeois, 5 fr. — Ch. Lenoir, 6 fr. — Arins, 20 fr. — X. X. 50 fr. — J. Médail, 5 fr. — Anonyme de Tabanac, 5 fr.

SOUSCRIPTIONS AUX ŒUVRES SPIRITES.

M. Bataille, 5 fr. — J. Petit, 5 fr. — Mme Schwindt, 10 fr. — Ch. Lenoir, 6 fr. — Masson, 5 fr. — Arins, 20 fr. — X. X. 50 fr. — J. Médail, 10 fr.

Clermont (Oise). — Imp. A. Daix. — Maison spéciale pour journaux et revues.